

Texte A : Alfred JARRY, Ubu Roi, acte III, scènes 3 et 4, 1888.

[La scène se passe dans une Pologne imaginaire. Poussé par l'ambition de sa femme, le Père Ubu fomenta une conspiration contre le roi Venceslas. Parvenu à ses fins, et une fois couronné, Ubu fait régner la terreur.]

ACTE III, SCÈNE III

Une maison de paysans dans les environs de Varsovie.

Plusieurs paysans sont rassemblés.

UN PAYSAN, *entrant* : — Apprenez la grande nouvelle. Le roi est mort, les ducs aussi et le jeune Bougrebas s'est sauvé avec sa mère dans les montagnes. De plus, le Père Ubu s'est emparé du trône.

UN AUTRE : — J'en sais bien d'autres. Je viens de Cracovie¹, où j'ai vu emporter les corps de plus de trois cents nobles et de cinq cents magistrats qu'on a tués, et il paraît qu'on va doubler les impôts et que le Père Ubu viendra les ramasser lui-même.

TOUS : — Grand Dieu ! qu'allons-nous devenir ? le Père Ubu est un affreux sagouin et sa famille est, dit-on, abominable.

UN PAYSAN : — Mais, écoutez : ne dirait-on pas qu'on frappe à la porte ?

UNE VOIX, *au-dehors* : — Comegidouille² ! Ouvrez, de par ma merdre, par saint Jean, saint Pierre et saint Nicolas ! ouvrez, sabre à finances, corne finances, je viens chercher les impôts !

La porte est défoncée, Ubu pénètre suivi d'une légion de Grippe-Sous.

SCÈNE IV

PERE UBU : — Qui de vous est le plus vieux ? (*Un paysan s'avance.*) Comment te nommes-tu ?

LE PAYSAN : — Stanislas Leczinski.³

PERE UBU : — Eh bien, comegidouille, écoute-moi bien, sinon ces messieurs te couperont les oreilles⁴. Mais, vas-tu m'écouter enfin ?

STANISLAS : — Mais Votre Excellence n'a encore rien dit.

PERE UBU : — Comment, je parle depuis une heure. Crois-tu que je vienne ici pour prêcher dans le désert ?

STANISLAS : — Loin de moi cette pensée.

PERE UBU : — Je viens donc de te dire, t'ordonner et te signifier que tu aies à produire et exhiber promptement ta finance, sinon tu seras massacré. Allons, messeigneurs les salopins de finance, voiturez ici le voiturin à phynances⁵. (*On apporte le voiturin.*)

STANISLAS : — Sire, nous ne sommes inscrits sur le registre que pour cent cinquante-deux rixdales que nous avons déjà payées, il y aura tantôt six semaines à la Saint-Mathieu.

PERE UBU : — C'est fort possible, mais j'ai changé le gouvernement et j'ai fait mettre dans le journal qu'on paierait deux fois tous les impôts et trois fois ceux qui pourront être désignés ultérieurement. Avec ce système, j'aurai vite fait fortune, alors je tuerai tout le monde et je m'en irai.

PAYSANS : — Monsieur Ubu, de grâce, ayez pitié de nous. Nous sommes de pauvres citoyens.

PERE UBU : — Je m'en fiche. Payez.

PAYSANS : — Nous ne pouvons, nous avons payé.

PERE UBU : — Payez ! ou j⁶ vous mets dans ma poche avec supplice et décollation du cou et de la tête !

Cornegidouille, je suis le roi peut-être !

TOUS : — Ah, c'est ainsi ! Aux armes ! Vive Bougrebas, par la grâce de Dieu, roi de Pologne et de Lithuanie !

PERE UBU : — En avant, messieurs des Finances, faites votre devoir.

(*Une lutte s'engage, la maison est détruite et le vieux Stanislas s'enfuit seul à travers la plaine. Ubu reste à ramasser la finance.*)

1. Ancienne capitale de Pologne.

2. Un des jurons ubuesques les plus violents. On peut y voir une composante sexuelle (dans le préfixe corne) et une composante digestive (gidouille) qui symbolisent les « appétits inférieurs » du personnage.

3. Nom authentique d'un roi de Pologne dont la fille (Marie) épousa Louis XV.

4. Déformation d'oreilles. Le mot appartient au vocabulaire ubuesque comme merdre.

5. Phynance est une invention orthographique que Jarry justifie en rapprochant le mot de physique.

6. Ji : je.

Texte B : Jean-Paul SARTRE, Les Mouches, acte II, scènes 3 et 4, 1943

[L'histoire se passe dans la ville d'Argos. Egisthe, après avoir assassiné Agamemnon, et épousé Clytemnestre sa femme, a instauré un régime de terreur. Oreste, fils de la reine, revient quinze ans plus tard, suivi par Jupiter. Electre, sa sœur, traitée en esclave, incite le peuple à la révolte. Egisthe la chasse. Elle se cache avec Oreste dans le palais.]

SCÈNE III

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE et ELECTRE (*cachés*)

EGISTHE. [...] — Je regrette d'avoir dû punir Électre.

CLYTEMNESTRE. — Est-ce parce qu'elle est née de moi ? Il vous a plu de le faire, et je trouve bon tout ce que vous faites.

EGISTHE. — Femme, ce n'est pas pour toi que je le regrette.

CLYTEMNESTRE. — Alors pourquoi ? Vous n'aimiez pas Électre.

EGISTHE. — Je suis las. Voici quinze ans que je tiens en l'air, à bout de bras, le remords de tout un peuple. Voici quinze ans que je m'habille comme un épouvantail : tous ces vêtements noirs ont fini par déteindre sur mon âme.

CLYTEMNESTRE. — Mais, Seigneur, moi-même...

EGISTHE. — Je sais, femme, je sais : tu vas me parler de tes remords. Eh bien, je te les envie, ils te meublent la vie. Moi, je n'en n'ai pas, mais personne d'Argos n'est aussi triste que moi.

CLYTEMNESTRE. — Mon cher seigneur...

Elle s'approche de lui.

EGISTHE. — Laisse-moi, catin ! n'as-tu pas honte, sous ses yeux ?

CLYTEMNESTRE. — Sous ses yeux ? Qui donc nous voit ?

EGISTHE. — Eh bien, le roi. On a lâché les morts, ce matin.

CLYTEMNESTRE. — Seigneur, je vous en supplie... Les morts sont sous terre et ne nous gêneront pas de sitôt. Est-ce que vous avez oublié que vous-même inventâtes ces fables pour le peuple ?

EGISTHE. — Tu as raison, femme. Eh bien, tu vois comme je suis las ? Laisse-moi, je veux me recueillir.

Clytemnestre sort.

SCÈNE IV

EGISTHE, ORESTE et ELECTRE (*cachés*)

EGISTHE. — Est-ce là, Jupiter, le roi dont tu avais besoin pour Argos ? Je vais, je viens, je sais crier d'une voix forte, je promène partout ma grande apparence terrible, et ceux qui m'aperçoivent se sentent coupables jusqu'aux moelles. Mais je suis une coque vide : une bête m'a mangé le dedans sans que je m'en aperçoive. A présent je regarde en moi-même, et je vois que je suis plus mort qu'Agamemnon. Ai-je dit que j'étais triste ? J'ai menti. Il n'est ni triste ni gai, le désert, l'innombrable néant des sables sous le néant lucide du ciel : il est sinistre. Ah ! je donnerais mon royaume pour verser une larme !

Entre Jupiter.

Texte C : Albert CAMUS, Caligula, acte II, scène 5, 1944.

[Depuis la mort de sa sœur Drusilla, Caligula, jeune empereur romain, prend conscience de l'absurdité du monde. Il décide d'exercer un pouvoir absolu, tyrannique et cruel sur son royaume.]

ACTE II SCÈNE 5

Il mange, les autres aussi. Il devient évident que Caligula se tient mal à table. Rien ne le force à jeter ses noyaux d'olives dans l'assiette de ses voisins immédiats, à cracher ses déchets de viande sur le plat, comme à se curer les dents avec les ongles et à se gratter la tête frénétiquement. C'est pourtant autant d'exploits que, pendant le repas, il exécutera avec simplicité. Mais il s'arrête brusquement de manger et fixe avec insistance Lepidus l'un des convives.

Brutalement.

CALIGULA. — Tu as l'air de mauvaise humeur. Serait-ce parce que j'ai fait mourir ton fils ?

LEPIDUS, *la gorge serrée*. — Mais non, Caius, au contraire.

CALIGULA, *épanoui*. — Au contraire ! Ah ! que j'aime que le visage démente les soucis du cœur. Ton visage est triste. Mais ton cœur ? Au contraire n'est-ce pas, Lepidus ?

LEPIDUS, *résolument*. Au contraire, César.

CALIGULA, *de plus en plus heureux*. — Ah ! Lepidus, personne ne m'est plus cher que toi. Rions ensemble, veux-tu ? Et dis-moi quelque bonne histoire.

LEPIDUS, *qui a présumé de ses forces*. — Caius !

CALIGULA. — Bon, bon. Je raconterai, alors. Mais tu riras, n'est-ce pas, Lepidus ? (*L'œil mauvais.*) Ne serait-ce que pour ton second fils. (*De nouveau rieur.*) D'ailleurs tu n'es pas de mauvaise humeur. (*Il boit, puis dictant.*) Au..., au... Allons, Lepidus.

LEPIDUS, *avec lassitude*. — Au contraire, Caius.

CALIGULA. — A la bonne heure! (*Il boit.*) Écoute, maintenant. (*Rêveur.*) Il était une fois un pauvre empereur que personne n'aimait. Lui, qui aimait Lepidus, fit tuer son plus jeune fils pour s'enlever cet amour du cœur. (*Changeant de ton.*) Naturellement, ce n'est pas vrai. Drôle, n'est-ce pas ? Tu ne ris pas. Personne ne rit ? Ecoutez alors. (*Avec une violente colère.*) Je veux que tout le monde rie. Toi, Lepidus, et tous les autres. Levez-vous, riez. (*Il frappe sur la table.*) Je veux, vous entendez, je veux vous voir rire.

Tout le monde se lève. Pendant toute cette scène, les acteurs, sauf Caligula et Caesonia, pourront jouer comme des marionnettes.

Se renversant sur son lit, épanoui, pris d'un rire irrésistible.

Non, mais regarde-les, Caesonia. Rien ne va plus. Honnêteté, respectabilité, qu'en dira-t-on, sagesse des nations, rien ne veut plus rien dire. Tout disparaît devant la peur. La peur, hein, Caesonia, ce beau sentiment, sans alliage, pur et désintéressé, un des rares qui tire sa noblesse du ventre. (*Il passe la main sur son front et boit. Sur un ton amical.*) Parlons d'autre chose, maintenant. Voyons. Cherea, tu es bien silencieux.

CHEREA. — Je suis prêt à parler, Caius. Dès que tu le permettras.

CALIGULA. — Parfait. Alors tais-toi. J'aimerais bien entendre notre ami Mucius.

MUCIUS, à contrecœur. — A tes ordres, Caius.

Texte D : Eugène IONESCO, Le Roi se meurt, 1962.

[Bérenger 1er ne veut pas comprendre le destin inexorable que son médecin et sa première femme lui ont annoncé : il va mourir. La seconde épouse du Roi, Marie, est présente.]

LE ROI. — Viens vers moi,

MARIE. — Je voudrais bien. Je vais le faire. Je vais le faire. Mes bras retombent.

LE ROI. — Alors, danse. (*Marie ne bouge pas.*) Danse. Alors, au moins, tourne-toi, va vers la fenêtre, ouvre-la et referme

MARIE. — Je ne peux pas.

LE ROI. — Tu as sans doute un torticolis, tu as certainement un torticolis. Avance vers moi.

MARIE. — Oui, Sire.

LE ROI. — Avance vers moi en souriant.

MARIE. — Oui, Sire.

LE ROI. — Fais-le donc !

MARIE. — Je ne sais plus comment faire pour marcher. J'ai oublié subitement.

MARGUERITE, à Marie. — Fais quelques pas vers lui.

Marie avance un peu en direction du Roi.

LE ROI. — Vous voyez, elle avance.

MARGUERITE. — C'est moi qu'elle a écoutée. (*A Marie.*) Arrête. Arrête-toi.

MARIE. — Pardonne-moi, Majesté, ce n'est pas ma faute.

MARGUERITE, au Roi. — Te faut-il d'autres preuves ?

LE ROI. — J'ordonne que les arbres poussent du plancher. (*Pause.*) J'ordonne que le toit disparaisse. (*Pause.*) Quoi ? Rien ? J'ordonne qu'il y ait la pluie. (*Pause, toujours rien ne se passe.*) J'ordonne qu'il y ait la foudre et que je la tienne dans ma main. (*Pause.*) J'ordonne que les feuilles repoussent (*Il va à la fenêtre.*) Quoi ! Rien ! J'ordonne que Juliette entre par la grande porte. (*Juliette entre par la petite porte au fond à droite.*) Pas par celle-là, par celle-ci. Sors par cette porte. (*Il montre la grande porte. Elle sort par la petite porte, à droite, en face. A Juliette.*) J'ordonne que tu restes. (*Juliette sort.*) J'ordonne qu'on entende les clairons. J'ordonne que les cloches sonnent. J'ordonne que cent vingt et uns coups de canon se fassent entendre en mon honneur. (*Il prête l'oreille.*) Rien ! ... Ah si ! J'entends quelque chose.

LE MÉDECIN. — Ce n'est que le bourdonnement de vos oreilles, Majesté.

ÉCRITURE

I - Après avoir lu les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Quelles figures de roi ces quatre extraits proposent-ils ? Justifiez votre réponse.

II - Vous traiterez ensuite un des trois sujets suivants au choix (16 points) :

Dissertation :

Comment le théâtre permet-il une représentation du pouvoir, et dans quel but ?

Commentaire :

Vous commenterez le texte le texte de Jarry (texte A).

Écriture d'invention :

Rédigez le monologue de Lepidus qui pourrait suivre la scène de Caligula (texte C).